

Avec ses montres-bracelets et son temps numérisé, l'Occidental de cette fin du XX^e siècle connaît un usage purement fonctionnel du temps qu'il éprouve le plus souvent comme un instrument utilitaire destiné à mesurer et quantifier ses actes avec une efficacité optimale quotidienne. Cette manière de considérer le temps, la plus familière sans doute car la plus insoucieusement pratiquée, reste d'un usage récent puisque durant des millénaires la mesure du temps semblait dépendre non pas des hommes mais des astres, avant que de devenir, des siècles durant, l'apanage de l'Église. Si la fragmentation comptable de la temporalité semble aujourd'hui un acquis, son origine et sa détermination ont, pour leur part, été repoussées aux abysses insondés que la science n'a point encore élucidés. Il est donc un phénomène paradoxal qui veut que plus le temps semble à l'homme maîtrisé, dompté, intégré comme une donnée évidente, plus sa direction semble incertaine. Alors que dans une société traditionnelle où la dimension sacrée du temps était tenue pour évidence, sa mesure n'était ni exacte ni un fait communément connu, voire même tenu pour indispensable, son origine, sa destinée, sa récurrence étaient peut-être plus uniformément sues. Depuis que les travaux d'Einstein ont radicalement bouleversé l'approche du temps en rompant avec l'idée antique d'un temps absolu¹, son appréhension appelle à l'utilisation de

1. L'intégrale des ouvrages publiés par A. Einstein sur le temps n'est peut-être pas nécessaire dans ce cadre. On se contentera donc de renvoyer à *La Théorie de la relativité*

domaines et de méthodes variés : certains fonctionnalistes de la temporalité trouveront de quoi la nourrir dans l'ouvrage incontournable de David Landes, dans ceux rédigés par des astrophysiciens et des biologistes¹, d'autres iront quêter auprès des spécialistes des sciences de la terre, archéologues ou paléontologues², chez les philosophes, théologiens et autres philosophes de l'histoire. Ma démarche se situe ici dans un entre-deux : il ne s'agit ni d'histoire au sens strict, les termes du contrat historique ne seront pas toujours respectés, ni de philosophie : je n'oserais pas tenter de développer une réflexion générale sur le temps, encore moins de philosophie de l'histoire !

Encore que ! Serait-il raisonnable de saisir le rapport des juifs à la temporalité sans recourir à la philosophie, c'est-à-dire en s'abstenant d'observer les cheminements de la pensée du temps ? Serait-il possible de ne point tenir compte des positionnements que les religions assignent au sens de l'être des hommes dans le temps ? Les mouvements théologiques ne sont-ils pas des marqueurs qui, lorsqu'ils se mettent en route, expriment des changements considérables ? D'une manière analogue, comment éviter d'analyser le rôle joué par la philosophie de l'histoire ? N'a-t-elle pas été le moteur essentiel des premières avancées de la science du judaïsme ? Dans l'entre-deux, donc, des domaines établis dans les sciences humaines naviguera cette embarcation, espérant ne pas sombrer dans les remous du chaos, de l'ennui ou de la sécheresse.

Cette première partie est destinée à saisir la manière dont est pensée la question du temps. Quelles que soient les interrogations du chercheur contemporain, les notions dont il dispose procèdent de l'accumulation des savoirs emmagasinés depuis le siècle dernier. Son appréhension est, d'une certaine manière, insidieusement orientée par l'ensemble des travaux qui ont été conduits en ce

restreinte et générale. Un exposé élémentaire. La relativité et le problème de l'espace, Paris, 1972.

1. David Landes, *L'Heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Paris, Gallimard, 1987. Voir également Ilya Prigogine et Élisabeth Stengers, *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Fayard, 1988.

2. Sur l'apport de la géologie dans la compréhension de l'histoire du monde, voir Paolo Rossi, *The Dark Abyss of Time. The History of the Earth and the History of Nations from Hooke to Vico*, trad. par L. G. Cochrane, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1984.

domaine. De sorte qu'une enquête portant sur les perceptions et les usages du temps dans un groupe particulier relevant d'un système cognitif antérieur au nôtre réclame la décomposition de la grille d'analyse qui, aujourd'hui, nous le rend accessible. En outre, s'agissant des catégories de pensée des sociétés juives traditionnelles, elles nous apparaissent dans une opacité due tant aux processus de sécularisation qui les ont transformées qu'aux changements introduits dans les modèles de compréhension de l'univers.

Mais cet ouvrage est surtout un essai ; en ce sens il présente un moment de réflexion sur ce qui constitue, dans le présent, la complexité des approches du temps et du judaïsme. Qu'on le revendique ou qu'on s'en défende, ces approches sont façonnées par un ensemble de notions appartenant tant à l'univers conceptuel chrétien, religieux ou séculier, qu'à l'univers conceptuel juif, accommodé à son entrée dans la Cité. Qu'on ne se méprenne cependant pas sur ma démarche : aucune nostalgie pour cette Atlantide ne doit y être recherchée ; il s'agit simplement de la constatation d'un chercheur travaillant sur un monde social à peine disparu depuis un ou deux siècles, dont les sources, pour être intelligible aux générations présentes, requièrent un apprentissage digne de la paléographie pour l'étude du monde sumérien.

Cette première partie est orientée par deux débats majeurs. L'un, constitué par la question préliminaire aristotélicienne « qu'est-ce que le temps ? », vagabonde, avec la philosophie pour compagne. Ayant été longtemps considérés comme les maîtres de la pensée du temps, les philosophes ont fait naître des approches diverses à l'aide desquelles nous tenterons d'élucider les positions des penseurs juifs. L'autre, gravitant autour de la question « qu'est-ce que le temps juif ? », chemine avec la théologie et la philosophie de l'histoire : c'est que toutes deux ont posé la distinction entre les temporalités grecque (indo-européenne) et hébraïque à partir des notions de cycle et de linéarité. De la querelle des Anciens aux débats sur les Grecs, il n'y aurait sûrement qu'un pas, que nous tenterons de franchir avec les outils qui nous sont propres : partant du postulat qu'il existerait un temps tenu par convention en Occident pour « universel », nous finirons par nous interroger sur son sens... Le lecteur qui n'abandonnera

pas en cours de traversée est ainsi convié à une excursion autour de quelques idées, au demeurant communes au tout venant : le temps est-il vraiment le même pour tous ? Comment approcher la temporalité ? Quels sont les outils de l'historien dans ce domaine ? Lorsque l'on propose une réflexion sur le temps en monde juif, de quoi souhaite-t-on traiter au juste ? De représentations, certes, mais desquelles ? S'agit-il de rythmes calendaires ? D'altérité sociale ? De distinction religieuse ? D'histoire ou d'événements ? Ou encore des conceptions que les juifs se sont faites de leur passé, leur présent et leur avenir au long des siècles ?